



QUAND LES ANGLAIS ENFUMAIENT LA CHINE

PAR PHILIPPE CHASSAIGNE

Parler d'opium et d'Angleterre victorienne évoque immédiatement des images de fumeries sordides dans l'East End de Londres remplies de créatures avachies tirant sur le bambou à longueur de journée.

De fait, cette drogue fascine les Victoriens. Nombre d'écrivains (Thomas De Quincey, Charles Dickens, Samuel Coleridge, George Eliot entre autres) en consomment pour chercher des paradis artificiels. Le laudanum (mélange d'alcool et d'opium) est sans doute l'analgésique le plus utilisé à l'époque – « l'aspirine du XIX^e siècle » est disponible pour un prix dérisoire dans toutes les pharmacies.

Usages hédoniste et thérapeutique se conjuguent pour assurer son succès : dans la seule Angleterre, on consomme six tonnes de produits opiacés en 1827, et plus de 18 tonnes en 1859. Il faut donc importer : aux mêmes dates, respectivement 56 tonnes et 140 tonnes. Comme on importe plus qu'on ne consomme, un fructueux commerce de réexportation se développe en direction de l'Amérique du Nord et de l'Europe continentale. La production du pavot s'effectue essentiellement au Bengale, un des points forts des Anglais en Inde, par l'intermédiaire de la Compagnie des Indes orientales (*East India Company* – EIC).

La création de l'« Honorable compagnie », comme celle-ci est aussi parfois appelée, remonte à 1600, sous le règne d'Élisabeth I^{re}. Cette compagnie privée jouit du monopole du commerce avec le sous-continent (les « Indes orien-

tales », par opposition aux Indes « occidentales », les Antilles). Après la guerre de Sept Ans (1756-1763), qui met un terme aux ambitions françaises en Inde, elle obtient le droit d'annexer des territoires, de les administrer au nom de la Couronne et d'y lever des impôts. Sa puissance politique et économique est immense, et ses administrateurs s'enrichissent immensément, avant de rentrer en Angleterre et d'y vivre sur un grand pied.

Le « non » ferme de l'empereur

Toutefois, la richesse de l'EIC ne repose pas seulement – loin de là – sur le seul commerce entre l'Inde et la métropole. L'Inde est aussi une tête de pont pour aller plus à l'est, et notamment en Chine. Dès les premiers contacts avec

l'empire du Milieu, celui-ci devient « le » fournisseur de produits dont les Britanniques ont une soif inextinguible : soie, thé, épices, porcelaines (en anglais, *chinaware*, c'est-à-dire « produit de Chine »).

En revanche, la Chine n'achète rien, ou presque, aux Britanniques, pas plus qu'aux autres Européens d'ailleurs. En 1793, l'empereur Qianlong écrit de façon à peine condescendante au roi George III, qui

le prie d'accepter l'installation d'une ambassade à Pékin supervisant le commerce entre les deux pays (c'est la célèbre mission Macartney) : « Je n'accorde aucune valeur aux objets étranges ou ingénieux et je n'ai que faire des produits des manufactures de votre pays », tout en consentant à ce que les négociants britanniques continuent à commercer à Canton, comme tous les marchands étrangers, « puisque le thé, la soie et la porcelaine que l'Empire céleste produit sont absolument nécessaires aux nations d'Europe et à vous-même ».

La fermeture du marché chinois aux importations britanniques oblige l'EIC à solder ce déficit commercial en lingots d'argent. Or, à l'époque du

mercantilisme – doctrine qui fait reposer la santé économique d'un

pays sur l'accumulation de métaux précieux et un solde excédentaire du commerce extérieur –, une telle fuite en avant est considérée comme gravissime. En outre, à la fin du XVIII^e siècle,

l'argent devient difficile à trouver, ce qui accentue la tension sur le marché. Néanmoins, il existe bien un article que les Britanniques peuvent vendre aux Chinois : l'opium. Ce sont des marchands arabes qui l'ont

LE PRÉCÉDENT HOLLANDAIS

Au XVI^e siècle, les Portugais se lancent dans la vente de l'« opium somnifère », qu'ils achètent au Bengale, transportent à Goa et revendent à Macao. Les Hollandais les chassent et reprennent l'affaire à leur compte. « La Compagnie hollandaise des Indes orientales (1602) centralise l'opium récolté dans des fermes hollandaises au Bengale, pour le vendre sur la côte des Malais et aux Moluques », lit-on dans l'Atlas mondial des drogues. À la fin du siècle, ils arrosent Java, Formose (Taïwan), le Fujian et le Guandong. Ce commerce s'arrête en 1713, quand, après le traité d'Utrecht, la Hollande cède la place à la Grande-Bretagne.

X. D.



AKG-IMAGES / PICTURES FROM HISTORY

introduit en Chine vers le VI^e siècle. Sa consommation est d'abord limitée à un usage médicinal, mais elle augmente à partir du XVII^e siècle : on le fume désormais mélangé à du tabac, lui-même importé d'Amérique via les Philippines espagnoles. Les premiers Européens à vendre de l'opium en Chine sont les Portugais, rapidement suivis par les Hollandais puis les Britanniques.

L'art de la contrebande

Pour écarter tout rival, l'EIC s'assure le monopole de la culture du pavot au Bengale, désormais sous sa domination. En 1729, devant la prolifération de la pratique, qui va jusqu'à toucher les soldats de la garde impériale, l'empereur Yongzheng (1722-1735) interdit la vente et la consommation d'opium, sauf pour utilisation médicale. En 1796, c'est au tour de la culture et de l'impor-

JEU DE DUPES En 1793, l'ambassadeur George Macartney rencontre l'empereur Qianlong. Devant le mépris affiché par ce dernier pour les produits anglais, la East India Company, afin d'équilibrer ses comptes avec la Céleste, opte pour la contrebande de l'opium.

tation de la drogue. Mais rien n'y fait : en 1729, 60 tonnes d'opium entrent en Chine, 75 en 1775 ; à la fin du siècle, on est passé à 200 tonnes et à 2 500 en 1838. Même si les Britanniques ne sont pas les seuls exportateurs, il y a là de quoi résoudre leur problème de déficit commercial ! En revanche, les autorités chinoises s'alarment désormais devant les flux de sorties d'argent. Du fait de l'interdiction, les Britanniques ne pratiquent pas la contrebande eux-mêmes, mais ont recours à des intermédiaires locaux qui vendent

la drogue contre du numéraire, lequel, remis à l'EIC, s'en sert ensuite pour payer les achats de produits chinois. Un réseau de «dealers» avant l'heure se met donc en place, qui bénéficie de la tolérance des autorités locales, facilement corrompibles, mais suscite une riposte vigoureuse du gouvernement pékinois. Nommé expressément pour faire cesser ce commerce frauduleux, un gouverneur général de Canton, Lin Zexu, arrête en 1839 1 500 revendeurs d'opium et fait détruire plus d'une tonne de drogue. Mieux : il adresse une lettre à la reine Victoria pour qu'elle l'aide à «débarrasser la Chine de ceux qui font la contrebande de l'opium pour se gagner le peuple chinois et permettre ainsi à ce poison de se répandre dans toutes les provinces», tout en se livrant à une violente mise en accusation : «des navires barbares se pressent ici >>>



AKG-IMAGES / PICTURES FROM HISTORY

» pour faire du commerce et faire de gros profits. Leur profit vient de la richesse de la Chine, de sa richesse licite. De quel droit utilisent-ils en retour cette drogue empoisonnée pour faire du mal au peuple chinois?» Victoria, bien sûr, ne reçoit pas la lettre, et le gouvernement de Sa Majesté engage la première guerre de l'Opium (1839-1842), suivie par une autre en 1856-1860 (*lire encadré page suivante*), que l'Angleterre gagne haut la main.

Le grenier à blé du Yunnan

Au terme de ces deux conflits, le commerce de l'opium est légalisé, et le gouvernement impérial perçoit même un (faible) pourcentage sur chaque caisse importée. C'est néanmoins une intoxication planifiée de l'Empire chinois qui est mise en place. De fait, les importations d'opium continuent de croître jusqu'à la fin du siècle.

Mais l'engouement est tel qu'une production nationale importante se développe, dans le Sichuan ou le Yunnan, notamment. Si la drogue est de moindre qualité, elle est aussi nette-

L'IRE DE LIN Les édits d'interdiction de l'opium n'enrayent pas le trafic. En 1839, le commissaire Lin Zexu en fait saisir 1 400 tonnes. Les Anglais y voient un *casus belli*.

ment moins chère, et donc à la portée d'un plus grand nombre de consommateurs. À la fin des années 1870, cette production nationale atteint le double des importations étrangères, et, selon certains observateurs anglais sur place, le décuple, peut-être, vers 1900 (34506 tonnes, contre 3450).

Le nombre de Chinois s'adonnant à la drogue est alors évalué à une vingtaine de millions, sur une population totale de 430 millions d'individus, sachant que les enfants et les femmes ne fument pas, ou très peu. On fume beaucoup dans les ports ouverts au commerce occidental et dans les régions côtières, moins dans les campagnes et la Chine intérieure, sauf là où il existe une forte production locale.

Cet opium chinois constitue une lourde concurrence pour les Britanniques, et le commerce de l'opium indien devient

nettement moins rentable. En outre, le caractère immoral de ce commerce, qui repose sur l'intoxication de millions de personnes pour faire du profit, est dénoncé en Grande-Bretagne, notamment par les Églises protestantes, dont on connaît la puissance. Du coup, en 1906, Londres ne s'oppose pas vraiment à la mise en place par le gouvernement chinois d'une politique de prohibition visant à éradiquer la production, l'importation et la consommation d'opium dans l'Empire.

En cinq ans, de 1906 à 1911, la production nationale chute de 35000 tonnes à 4000, tandis que les importations en provenance de l'Inde britannique reculent de 3200 tonnes à 1500. Cette évolution prometteuse ne survit cependant pas à la chute de l'Empire chinois en 1911: les «seigneurs de la guerre» qui se partagent le pays face à un gouvernement central bien faible réautorisent la culture du pavot, source de revenus importants. La Chine des années 1920 et 1930 allait devenir la gigantesque fumerie décrite par Hergé dans *Le Lotus bleu*. ♦

Les deux guerres de l'Opium

Dans les années 1830, les marchands britanniques demandent que le gouvernement impérial leur accorde un accès plus large au marché chinois. Bien au contraire: la forte répression du commerce de l'opium en 1839 paraît comme un nouveau signe de repli sur soi. Le Premier ministre, lord Palmerston, décide en mars 1840 d'une action militaire. La première guerre de l'Opium, dont le but est en fait d'obtenir des Chinois l'acceptation des imports britanniques, à commencer par l'opium indien, est rapidement menée, en raison du déséquilibre des forces entre l'armée chinoise, aux effectifs certes nombreux (200 000 soldats), mais mal encadrée et dotée d'un armement d'un autre âge, et la puissance de feu de la marine et du corps expéditionnaire britanniques (19 000 hommes et 37 navires). La dissymétrie se reflète dans les chiffres des victimes: 520 morts et blessés du côté britannique, 20 000 du côté chinois. Le traité de Nankin (29 août 1842) rétablit le trafic de l'opium et ouvre cinq ports au commerce avec les Anglais (dont Canton et Shanghai). L'île de Hong Kong, à proximité de Canton, est cédée à perpétuité aux Britanniques. Ils font alors de Victoria Harbour un port de commerce et une base pour la *Royal Navy*. La seconde guerre de l'Opium (1858-1860) est la conséquence, d'une part, de la politique xénophobe menée par les Chinois après 1850 et, d'autre part, de la révolte des Taiping, qui, depuis 1851, affaiblit le

gouvernement de Pékin. Britanniques et Français veulent tirer profit de l'anarchie sévissant dans le pays pour accéder davantage au marché chinois. En 1856, l'arraisonnement d'un navire marchand britannique et l'assassinat d'un missionnaire français leur fournissent les *casus belli* nécessaires pour agir en commun. Les opérations ne débutent toutefois qu'en mai 1858 et traînent en longueur jusqu'à la prise de Pékin, en octobre 1860. Le traité de Tientsin, en octobre suivant, légalise officiellement le commerce de l'opium, ouvre 11 nouveaux ports au commerce étranger, dont Hankou et Nankin sur le Yang-tseu-kiang, dont la navigation est totalement libre jusqu'en son cours médian. Du coup, les Européens aident le gouvernement chinois à réprimer la révolte des Taiping (1864-1865). Les négociants étrangers peuvent désormais voyager dans l'intérieur de la Chine, mais le droit de résidence permanente est concédé aux seuls missionnaires. Surtout, la colonie britannique de Hong Kong déborde sur le continent en annexant le bourg Kowloon et la petite île de Stonecutters; elle devient ainsi la tête de pont de la présence britannique en Chine et un relais commercial indispensable dans la

région. Il faut attendre 1997 pour que la colonie soit rétrocédée à la Chine, point final dans le processus de décolonisation britannique... ♦ P. C.

UNE LONGUEUR D'AVANCE Le bateau à vapeur *Nemesis* assure la suprématie britannique contre les jonques chinoises, notamment à la bataille de Chuenpi, le 7 janvier 1841.



AKG-IMAGES / PICTURES FROM HISTORY